



DANIELE MENCARELLI

**NOUS VOULONS TOUS
ÊTRE SAUVÉS**



LE LIVRE

Qui est fou ? Où est la folie ?

Parce qu'il a brusquement plaqué son boulot, sniffé de la coke et tout vandalisé dans l'appartement de ses parents, Daniele, vingt ans, se retrouve placé sous le régime de l'hospitalisation sans consentement pour une semaine à l'ouverture de la Coupe du monde de football. Forcé de se soumettre aux soins et de se tenir à carreau, il partage une chambre avec Alessandro, Gianluca, Giorgio, « Bonne-Dame » et Mario.

Où est la folie ? Dans les manies, les obsessions et les maladroites des malades, dans le feu noir sans fin qui embrase leurs regards éperdus ? Ou dans l'organisation à grand spectacle de la Coupe par les États-Unis – nation la moins portée sur le football de la planète ? Qui est fou ? Ces six compagnons qui souffrent chacun d'un chagrin d'enfant inconsolable mais qui sont capables de fraterniser en un clin d'œil ? Ou des médecins entraînés à qualifier de « trouble mental » le moindre scrupule de conscience, la peur de la mort et la soif de trouver un sens à la vie ?

Avec cette description au scalpel mais baignée de tendresse du quotidien d'un hôpital psychiatrique, Daniele Mencarelli signe un livre puissant et roboratif qui lui a valu le prestigieux prix Strega Giovani, équivalent de notre prix Goncourt des lycéens en Italie.

L'AUTEUR

Né en 1974, Daniele Mencarelli vit non loin de Rome, à Ariccia. Il a publié plusieurs recueils de poèmes depuis 2001, collabore à divers quotidiens et revues, et travaille aussi pour la RAI. En 2018, son premier roman, *La casa degli sguardi*, a été couronné par

le prix Volponi, le prix Severino Cesari et le prix John Fante du premier roman. En 2020, il publie *Nous voulons tous être sauvés*, finaliste du prix Strega et lauréat du prix Strega Giovani la même année. En octobre 2021, il achève cette première trilogie avec *Sempre tornare*.

LA TRADUCTRICE

Nathalie Bauer a traduit plus de cent cinquante ouvrages d'écrivains classiques (Primo Levi, Mario Soldati) et contemporains (Antonio Pennacchi, Stefano Massini chez Globe). Elle est également romancière.

Nous voulons tous être sauvés

Daniele Mencarelli

Nous voulons tous être sauvés

Traduit de l'italien
par Nathalie Bauer



116, rue du Bac, Paris 7^e

Ce roman est le fruit de mon imagination. Les événements rapportés et les personnages existants ou ayant existé sont transfigurés par le regard du narrateur. Pour le reste, toute ressemblance avec des individus et des faits réels est fortuite.

© 2022, éditions Globe, Paris, pour l'édition française

© 2020 Mondadori Libri S.p.A., Milano

Titre de l'édition originale :

Tutto chiede salvezza

(Mondadori, Milan)

Illustration de couverture : Gabriel Gay

Dépôt légal : mars 2022

ISBN : 978-2-38361-102-8

*Aux lutteurs,
aux fous.*

« Marie, j'ai perdu mon âme !

« Aide-moi, Bonne Dame ! »

Du noir et encore du noir. C'est sans doute ça, la mort.

« Marie, j'ai perdu mon âme !

« Aide-moi, Bonne Dame ! »

L'odeur de brûlé est de plus en plus forte, la chaleur se transforme en feu ardent.

J'écarquille les yeux sur le monde comme si c'était la première fois et réussis non sans mal à les garder ouverts – mais pas longtemps.

« Marie, j'ai perdu mon âme !

« Aide-moi, Bonne Dame ! »

Près de moi se tient un inconnu, genre saint François, halluciné, sale, d'une maigreur épouvantable, un briquet à la main. L'odeur de brûlé vient de mes cheveux : il y met le feu. J'aimerais appeler au secours, mais je ne peux pas, mon cerveau semble incapable de communiquer avec mon corps.

Soudain un hurlement de fille retentit, telle une détonation ; je me retourne : un quadragénaire aux cheveux clairsemés, teints en une sorte de roux et ramenés sur un côté, l'a poussé. Il recommence :

« Pino ! Pino ! Bonne-Dame nous flambe l'nouveau ! »

L'infirmier, un ventre sur pattes, tout blanc, apparaît. Voyant ce qui se passe, il accélère le pas.

« L'fils de pute ! Où c'est qu't'as trouvé ce briquet, putain ? »

« Marie, j'ai perdu mon âme !

« Aide-moi, Bonne Dame ! »

L'infirmier file devant moi. D'un bond, il arrache le briquet au fou, qui garde le silence et se laisse conduire sans broncher à son lit, tel un animal soudain vulnérable, sans défense.

« Dis-moi c'que j'dois faire de toi, Bonne-Dame. Si tu refous le bordel aujourd'hui, j'te boucle aux chiottes, juré. »

Mon corps voudrait se rendormir, mais je m'y oppose, j'essaie de résister par tous les moyens possibles, j'essaie de parler – en vain.

L'infirmier se tourne vers moi et, d'une main, frôle le côté de ma tête qui a pris feu ; dans l'air il ne reste déjà plus qu'une odeur de poulet brûlé. Avec un sourire suffisant, il commente :

« Y t'a rien fait, d'ici quinze jours tes tifs auront repoussé. »

Puis il s'en va.

Je rassemble le peu de lucidité dont je dispose et m'efforce de déterminer où je me trouve. Une chambre d'hôpital à six lits. Un mélange de chaleur et de puanteur – odeur de désinfectant et de transpiration.

L'homme qui hurlait comme une fille jette un regard circulaire et s'approche pas à pas. L'impossibilité de fuir, d'opposer la

moindre résistance, de crier même, accroît ma terreur. Il sourit et me dit à l'oreille :

« J'suis vierge. »

Il prononce ces mots comme une invitation qui ne se refuse pas.

J'ai peur, je voudrais ma famille, ma maison, ma chambre. Je sais pourquoi je suis ici, je sais ce qui s'est produit. La honte, le sentiment de culpabilité, le souvenir de la soirée d'hier me bouleversent, ne demandant qu'à se changer en pleurs. Mais j'en suis incapable.

Je m'endors ainsi, en désirant des larmes qui ne viennent pas.

JOUR 1

MARDI

Une main sur mon épaule me secoue de plus en plus fort.

« Mencarelli, on y va ? »

C'est l'infirmier, qui essaie de me réveiller.

« Allez, il est plus de onze heures, t'as rendez-vous avec l'toubib dans un quart d'heure. »

Il me saisit par l'épaule et m'attire vers lui.

« Salut, p'tit prince, t'as sacrément pioncé. Faut dire... avec tout ce qu'on t'a injecté dans les veines... Tu te rappelles ton nom ? Essaie. »

J'ai la bouche pâteuse. Ma tête résonne.

« Daniele. Daniele Mencarelli. »

L'infirmier hasarde une espèce de sourire. La cinquantaine, peut-être plus, il a le visage marqué par l'acné de sa jeunesse.

« Bravo, Daniele. Moi, c'est Pino, et Pino aime que les choses soient claires : si tu t'tiens à carreau, j'me tiendrai à carreau, mais si tu fais le méchant dingo, j'serai encore plus méchant qu'toi, pigé ? Et crois-moi, les gens sains d'esprit peuvent être bien plus méchants qu'les dingos, pigé ? »

Le visage de Pino s'est durci. Je me force à répondre, malgré l'engourdissement général :

« Pigé.

– Autre point fondamental : il est interdit de se balader dans le service. T’as le droit de te tenir ici ou dans la salle de télé. Mais pas d’aller plus loin. Les patients qui occupent les chambres de l’autre côté sont pas comme vous, là-bas y a les méchants, c’est clair ?

– C’est clair.

– Bravo, Daniele. Maintenant réveille-toi, l’toubib va bientôt t’appeler. Voici du thé, avales-en un peu. »

Il me tend une tasse tiède et tourne les talons.

Reprendre possession de mon corps signifie sentir, l’une après l’autre, un tas de douleurs éparses, dans le dos et dans le cou. Mais c’est à la main droite que j’ai le plus mal. Elle est couverte d’un gros bandage et il y a du sang séché à la hauteur des articulations. De la main à l’esprit, le pas est bref : sur les murs, sur les meubles, contre l’écran du téléviseur au point de le faire exploser. En voici les marques. Enfin, aussi grand que le ciel, je revois mon père étendu au sol comme un mort, grâce au spectacle que j’ai donné.

Une forêt d’yeux, ceux de mes camarades de chambrée. Les six lits sont disposés sur deux rangées, les trois que j’ai en face sont tous occupés. Le garçon qui se trouve devant moi a probablement mon âge. Je lui jetais un coup d’œil de temps en temps pendant que Pino me parlait et j’en ai maintenant la certitude : depuis que je l’épie, il n’a pas cessé de fixer un point vague au-dessus de ma tête. On dirait qu’il regarde au-delà, un au-delà qui l’a totalement captivé ; rien, autour de lui, ne semble susceptible de l’en détourner.

À sa gauche, près de la grande fenêtre, un homme d’environ soixante ans ; dès le premier instant, j’ai remarqué son incroyable ressemblance avec le guitariste de Queen, dont je n’arrive pas à me rappeler le nom. Sur le lit de droite, le type aux cris de fille : un miroir de poche devant lui, il applique du gloss sur ses lèvres en

grimaçant, il se sourit, paraît improviser un dialogue, une scène de drague.

Je suis au milieu de la seconde rangée de lits. À ma gauche, le fou qui a tenté de me brûler a l'air de s'être calmé, je crois même qu'il dort.

Le lit de droite est parfaitement en ordre et refait, il est sans doute inoccupé.

De temps à autre, s'élevant d'autres chambres, d'autres mondes : des cris, des plaintes à égratigner le roc.

Pino apparaît sur le seuil.

« Grouille, Mencarelli, Mancino t'attend. »

Je me lève à grand-peine : tenir en équilibre requiert plus d'efforts que d'habitude. Pino glisse son bras sous le mien et nous sortons de la chambre pour entrer dans la pièce qui se trouve juste en face.

Le cabinet médical est petit, Pino m'aide à m'asseoir, puis ressort.

Devant moi, le médecin. Une chose me frappe immédiatement : sa masse extraordinaire. Je la mesure à ses bras, à la main qui écrit en appuyant fort le stylo sur la page blanche ; à bien y regarder, sa tête aussi est énorme, tout comme ses épaules. Il m'est impossible de me prononcer sur sa taille, mais ce doit être un géant.

« Alors, Mencarelli. »

Il m'a adressé la parole sans détourner le regard de sa feuille. Enfin il se redresse. Il a de tout petits yeux bleus, le nez large, les cheveux à moitié châains, à moitié blancs. Son visage a, lui aussi, quelque chose d'imposant, voire de violent. Je lui demanderais volontiers s'il joue ou a joué au rugby, parce qu'il a vraiment l'air d'un rugbyman, mais l'absence de familiarité m'en empêche.

« Peux-tu me donner la date d'aujourd'hui ? Jour, mois et année. »

J'acquiesce et calcule.

« Mardi 15 juin 1994.

– 14, mardi 14. Peux-tu me dire le jour, le mois et l'année de ta date de naissance ?

– 26 avril 1974.

– Tu as donc vingt ans. Sais-tu pourquoi tu es ici ? »

Les images de la soirée d'hier pleuvent devant mes yeux, pointues, venimeuses.

« Oui. »

Il me scrute sans broncher. Ajouté à son envergure, son regard trahit une absence d'émotion, ou du moins la laisse entendre.

« Tu n'as rien d'autre à me dire ? Veux-tu me raconter ce qu'il s'est passé ?

– Pas pour le moment. »

Mon refus ne provoque chez lui aucune réaction.

« Comme tu veux. Le Dr Cimaroli sera là dans l'après-midi, c'est lui qui t'a pris en charge hier soir, aux Urgences. Il m'a raconté ton exploit. Félicitations. Tu as failli tuer ton père. Cela demande un certain talent. »

Je garde le silence pendant qu'il continue de m'étudier tout en notant de temps en temps quelque chose sur ses précieuses feuilles de papier qui me concernent très probablement.

« Peu importe. À partir d'aujourd'hui, tu es placé sous le régime de l'HSC, l'hospitalisation sans consentement. Tu sais ce que ça veut dire ? Le Dr Cimaroli et son confrère des Urgences ont pris cette décision. La procédure est la suivante : nous avons averti la commune où tu résides et le tribunal de Velletri, qui nous ont délivré ce matin leur autorisation par fax. Tu es donc obligé de te soumettre à nos soins pendant sept jours. »

Plus aucune trace de l'engourdissement chimique. L'anxiété, l'angoisse, le remplace.

« Qu'est-ce ça veut dire ? J'peux pas rentrer chez moi ? »

Le médecin géant secoue la tête.

« Du mardi 14 juin, soit aujourd'hui, jusqu'au lundi 20, tu resteras dans notre service. Pourquoi ? Ça t'ennuie ? »

Le sourire qu'il affiche ne laisse aucune place au doute : mon désespoir le réjouit.

« Et si j'me conduis bien ? Si j'demande à mes parents de venir et que vous leur parlez ? J'suis pas méchant, j'suis sous traitement depuis deux ans, j'ai vu plusieurs de vos collègues. J'ai jamais fait de mal à personne.

– Et le malaise de ton père, alors ? Et ce que tu t'es infligé... De toute façon, à partir de maintenant c'est nous qui dirons si tu es dangereux ou pas, ce que tu as ou ce que tu n'as pas. Comment s'appellent les médecins qui se sont occupés de toi ?

– J'me souviens de Sanfilippo, Loreface, Castro, peut-être d'un ou deux autres.

– Tes parents ont dû se saigner aux quatre veines pour t'envoyer chez tous ces professeurs. Nous approfondirons la question par la suite, cet entretien n'a qu'une fonction : t'annoncer ton HSC. Je suis le Dr Mancino, nous nous reverrons cet après-midi avec le Dr Cimaroli. Tu peux retourner dans ta chambre. Putain, on crève de chaud, dans cet hosto ! »

Un juron à moitié en dialecte – sûrement du Sud, même si je suis incapable de déterminer d'où – a conclu sa phrase.

Une dizaine de pas, tout au plus, séparent le cabinet médical de la chambre. Je les parcours lentement. Les visages de mon père et de ma mère, de mon frère et de ma sœur m'accompagnent. Depuis le jour de ma naissance, je n'ai fait que semer le désordre :

JOUR 6

| | |
|----------------|-----|
| Dimanche | 163 |
|----------------|-----|

JOUR 7

| | |
|-------------|-----|
| Lundi | 183 |
|-------------|-----|

| | |
|----------------------------|-----|
| <i>Remerciements</i> | 195 |
|----------------------------|-----|

Ouvrage réalisé par Cursives à Paris